

nulla di importante da rilevare: scade lo studio su Eraclito e Parmenide (pagg. 46-69), discreto quello sugli Atomisti (pagg. 81-94) buono, infine, quello su Anassagora (pagg. 94-100). All'esame della Sofistica (pagg. 101-116) l'Autore consacra una diligente attenzione ed è degna di interesse la sua tesi interpretativa. L'Hoffmann tiene anzitutto a distinguere la concezione della Sofistica dalla classicità genuina e, liberandosi da schemi di remota origine hegeliana, oppone ad ogni esagerazione una moderata, equidistante valutazione del fenomeno storico del pensiero sofistico. La nota essenziale di esso pensiero, nella veste filosofica, è dall'Autore ricercata nell'elemento relativistico caratterizzante come prospettiva e portato di speculazione sia l'ambito gnoseologico sia quello pedagogico, giuridico e politico. Tuttavia avremmo apprezzato maggiormente la tesi se il relativismo sofistico fosse stato oggetto d'indagine dal punto di vista del suo movente logico ossia nelle sue radici metafisiche. Sono poi irrimediabilmente lontano da interpretazioni che, come la presente, si compiaccono e si trastulano con comparazioni e accostamenti anacronistici e antistorici: intendo alludere al mal fondato richiamo dell'Illuminismo moderno.

Lo studio su Socrate (pagg. 117-132) è di discreto valore; in particolare modo il paragrafo: *Sokrates in der Geschichte und Pädagogik* è rivelativo di una buona informazione e suscita un indubbio interesse.

Quanto alla trattazione della filosofia platonica sono costretto a dire che essa ben poco soddisfa e pare quasi — mi si perdoni il linguaggio un poco paradossale — che in essa manchi la consapevolezza critica del problema storico del platonismo.

MICHELE SCHIAVONE

ÉMILE BRÉHIER, *Chrysippe et l'ancien stoïcisme*, nouvelle édition revue, un vol. di pagg. 295, Paris, Presses Universitaires de France, 1951.

Allorché ci si accinge alla recensione di un'opera del Bréhier, poco o nulla resta da svolgere quanto al compito di presentazione: vi è, per così dire, una garanzia immediata di validità desunta da una fama meritatamente estesa. L'illustre studioso francese mediante un complesso di lavori egregi ha ormai consacrato il proprio nome ad un'attività scientifica qualitativamente elevata così da rendersi benemerito tra i cultori di filosofia e, in particolare, tra gli storici del pensiero greco. L'opera testè in esame, inoltre, è, nella sua veste di edizione ampliata e riveduta, tra le fondamentali e più significative della produzione del Bréhier; perciò stimo inopportuno ogni indugio su considerazioni generali e, al contrario, sommanamente utile una chiarificazione espositiva delle tesi e delle risultanze in essa contenute.

Il volume si divide in due parti, di cui la prima (pagg. 7-55), preceduta da una brevissima introduzione, dedicata ad un esame particolareggiato della biografia e degli scritti di Crisippo; la seconda, volta all'analisi del suo sistema filosofico e della relazione di esso con la corrente generale dello stoicismo.

Satà bene anzitutto rilevare i pregi di erudizione e di corretta esegesi della prima parte del volume, aspetto, questo, di non banale importanza, poichè permette di attribuire al Bréhier storico della filosofia la dote non comune di perfetto e congiunto dominio dell'elemento filologico e di quello filosofico in mirabile sintesi. Quanto all'interpretazione delle dottrine di Crisippo e del movimento stoico in generale, è necessario affermare che non tutto nel volume soddisfa e che non mancano le lacunosità e le zone passibili di riserva. « Le stoïcisme — scrive l'Autore — ...n'est ni un dogmatisme fermé dont les opinions ont été codifiées une fois pour toutes, ni une simple école d'exégètes où les successeurs se bornent à commenter la parole du maître... le stoïcisme... ne désigne que des directions générales de pensée, qui pouvaient s'accommoder et en fait se sont accommodées de fort grandes diversités dans le détail. De toutes les écoles philosophiques, c'est peut-être celle qui sans se briser a permis au plus de talents originaux de se faire jour. Ce trait fondamental est dû au ca-

ractère largement synthétique de la doctrine stoïcienne » (pag. 1). « La tâche — prosegue l'Autore — que s'imposèrent les stoïciens fut justement de chercher une fusion, dans toutes les sphères de la pensée et de l'action, entre des concepts opposés dont l'un représente la forme traditionnelle de la pensée, et l'autre la pensée réfléchie et rationnelle » (pag. 2). In conclusione il sistema stoico è « le plus synthétique sans doute qui ait jamais existé. Dans cet effort de conciliation, la doctrine de Chrysippe marque un moment important de l'histoire du stoïcisme; c'est Chrysippe qui a eu peut-être la conscience la plus nette des oppositions indiquées, qui les a accentuées au point que les doctrines adverses prenaient chez lui leurs armes contre lui; il a fondé une seconde fois le stoïcisme... » (pagina 3). Certamente queste considerazioni presuppongono un criterio interpretativo ben definito e quale esso sia lo si può desumere, in tutta la sua portata, dalle seguenti affermazioni del Bréhier: « Nous pensons qu'une des meilleures méthodes pour comprendre au moins les grands systèmes de l'époque hellénistique, après Aristote, c'est d'y faire voir au premier plan le souci de l'éducation, beaucoup plus que celui de la spéculation pure. Il faut chercher ce que l'on demande alors aux philosophes et ce que ceux-ci font profession de vous donner » (pag. 271). E la filosofia sarebbe nello stoicismo l'organo della cultura generale come conoscenza completa. « Le stoïcisme — scrive l'Autore — peut, à un certain point de vue, être considéré comme résultant d'une régression des idées philosophiques; non seulement la philosophie, comme telle, ne progresse pas, mais on voit revivre les idées des physiciens antérieurs à Socrate; bien plus, les Stoïciens admettent comme parties intégrantes de leur doctrine les notions les plus populaires et les moins élaborées scientifiquement... La culture qu'ils préconisent ne doit rester étrangère à aucune des idées qui ont une valeur actuelle dans la civilisation grecque, qu'il s'agisse d'une valeur traditionnelle, comme celle des poèmes d'Homère et d'Hésiode, ou d'une valeur récente, comme celle de la divination astrologique; 2° Seulement ils donnent une première organisation à tout ce fatras de connaissances si diverses d'origine et d'aspect au moyen de leur théorie des notions communes. Toutes ces notions représentent pour eux la connaissance spontanée de l'humanité, base sur laquelle doit s'élever la connaissance philosophique. Il n'y a pas de connaissance réfléchie qui n'ait pour matière une connaissance spontanée; de même, tout acte vertueux a son origine dans une inclination primitive. D'une façon générale, la culture ne peut être que le développement de la nature. Bref, la philosophie stoïcienne veut être en harmonie à la fois avec la civilisation, pour être populaire, et avec la nature; la tâche de sa théorie des notions communes est d'extraire, dans les croyances de la cité, tout ce qu'il peut y avoir de spontané, de non factice » (pagg. 272-273). Il postulato della filosofia stoica sarebbe il seguente: « il y a un accord intime entre toutes les connaissances ou actes spontanés, et la science, comme vertu, ne consiste qu'à prendre conscience de cet accord intime. La connaissance de cet accord est infiniment supérieure à toutes les connaissances spontanées, puisqu'elle les contient toutes sans exception... les Stoïciens sont persuadés d'avance qu'ils ne sont pas, qu'ils ne seront jamais dans l'alternative de fragmenter la sagesse ou de mutiler la nature: la nature est, en son fond, sagesse et providence, et la sagesse est harmonie avec la nature. Aussi leur culture est-elle, dans leur intention, la moins exclusive qui soit; le mot d'ordre est de ne rien sacrifier; il n'est pas question d'abandonner la civilisation pour la nature, le sens commun pour la science, la vie politique pour la vie philosophique » (pag. 274). « A moment où il (Crisippo) est devenu chef d'école, la pensée stoïcienne courait de nombreux dangers; il a su y faire face, et par ses efforts, le stoïcisme a pris une nouvelle vigueur. Et d'abord au point de vue pratique, il a séparé radicalement le stoïcisme de la politique, et l'a forcé à se recueillir, pour ainsi dire, dans les calmes méditations de l'école: le stoïcisme risquait, à la cour des rois, et dans les ardents combats politiques de ce temps, de perdre sa dignité et sa pureté; seulement ainsi, il a pu garder une in-

fluence morale universelle, sous-jacente à l'influence politique... En physique il (Crisippo), a pris une conscience claire de beaucoup des difficultés impliquées dans les affirmations fondamentales du système: la physique de Zénon, grâce à la conception du mélange total des substances, atteint chez lui son développement maximum et son plus haut degré de coherence... Enfin son influence en morale est grande: il a réagi contre une espèce de volontarisme, qui, mettant toute la vertu dans l'effort moral, risquait de lui enlever un but défini et précis; c'est seulement, pense-t-il, par la connaissance et la science que l'on peut déterminer la fin suprême de l'action... Chrysippe a fixé quelques traits qui resteront définitifs dans l'école: nous voulons dire surtout cette espèce de rationalisme qui, loin d'aboutir à une critique dissolvante, donne au contraire un sens plus plein aux concepts physiques, moraux et religieux » (pagg. 275-276).

Di fronte a tale prospettiva è necessario assumere un atteggiamento critico improntato alla circospezione ed alla riserva: sembra infatti innegabile la presenza della unilaterizzazione, consistente, in ultima analisi, in un illegittimo confinamento nel margine fenomenologico senza interpretazione giustificata ulteriormente. Tutto ciò, s'intende, comporta un bagaglio di tesi assunte, oserei dire, rapsodicamente ed estrinsecamente raffazzonate; l'intendere il concetto stoico di filosofia come metodologia della cultura o, meglio, come unificazione metodologica del molteplice fenomeno culturale o è da vedersi verificato dalla totalità del sistema nel centro speculativo determinante (indagine questa trascurata dal Bréhier), oppure non può non riconoscersi come bruta *datità* non degna dell'indagine storiografica. Del pari il rilevare la centralità dell'interesse etico-pedagogico della scuola stoica come conseguenza quasi meccanicisticamente determinata dalle condizioni ambientali, costituisce un complesso di inconvenienti sorto dall'assolutizzare la genesi psicologica come tale. Ossia, in altri termini, il condizionato assurge a condizione; l'elemento acritico, indigente di giustificazione, viene posto esso stesso al ruolo di esplicazione esclusiva e totale. La natura, il valore di un sistema filosofico rifiutano ineluttabilmente un tal criterio di classificazione e di orientamento. Nè, in tal modo, è resa possibile la comprensione storica dello stoicismo: esso andrebbe considerato come particolare momento della speculazione greca sottentrante alla purezza ellenica di Platone e Aristotele come contenuto di retaggio e, a un tempo, esclusione di motivi, implicanti la sintesi grazie ad un nuovo principio. Non si può dimenticare infatti che lo scetticismo, ponendo nella classicità l'elemento anticlassico dell'alterità dell'essere al pensiero, si autopone storicamente come istanza critica del dogmatismo stoico; la funzione dell'intelligibilità del reale andrebbe quindi a caratterizzare compiutamente la situazione dello stoicismo rispetto alla scuola scettica e rispetto alla teoresi platonico-aristotelica. Ciò che la metafisica in Platone ed Aristotele ha consacrato a conquista razionalmente perseguita, potrebbe, divenuto apocrifo, subentrare nella speculazione stoica come elemento relativizzato e da ciò naufragante nell'aporia. Il concetto di natura e di provvidenza proprio dello stoicismo può presentarsi come carente di fondazione critica alla luce dell'idea come principio immanente del reale.

Per questi motivi dobbiamo concludere riconoscendo all'indagine del Bréhier una mera rilevanza fenomenologica: il problema storico dello stoicismo rimane insoluto ed inquietante.

MICHELE SCHIAVONE

PEARL KIBRE, *The Nations in the Mediaeval Universities*, un vol. di pagg. XI-240, Cambridge, Massachussets, Mediaeval Academy of America, 1948.

Come indica il titolo stesso non si tratta di un'opera di filosofia. Tuttavia essa a buon diritto può vantare una competenza storica e una così intelligente attenzione al fenomeno culturale tali da meritare esame approfondito anche da parte dello studioso di filosofia. È ormai sano costume della metodologia scientifica moderna — e la sto-

riografia filosofica ne ha tratto innegabili vantaggi — unificare nella sintesi tutti gli elementi suscettibili di apertura a un unitario orizzonte culturale, onde la letteratura, l'arte, l'economia, il diritto, la politica, concorrono a intessere la trama della ricerca storica. Così anche alla storia della filosofia è d'indubbio vantaggio la conoscenza di tali rapporti e di tali vicendevoli sviluppi e concomitanze. A maggior ragione per lo studio del mondo medioevale, caratterizzato come esso è da un'impronta tipicamente, mirabilmente unitaria, può e deve conservare validità questo criterio. L'opera, in conclusione, sarà senz'altro utile strumento sussidiario d'indagine per chi si dedica allo studio storico della filosofia medioevale.

L'Autore esamina il rapporto giuridico delle associazioni nelle università medioevali; singolarmente e con diligenza encomiabile egli vaglia le fonti e analizza lo stato dei vari centri di studio da Parigi, a Bologna (con prevalenza per questi primi), a Oxford, a Praga, a Vienna, a Lovanio, ecc.

Il volume rivela, bisogna ripeterlo, un'informazione ricca e complessa ed è corredato da un'ampia, accurata e intelligente bibliografia (pagg. 187-210) e da un indice analitico estremamente utile e preciso (pagg. 221-240).

MICHELE SCHIAVONE

ANTONIO CORSANO, *Studi sul Rinascimento* (Biblioteca di studi filosofici: Theoria) - Bari, Adriatica editrice, 1949.

Ritrovare e cogliere, in sei nutriti ed accurati saggi sul Rinascimento, pubblicati in riviste e giornali diversi e qui per la prima volta riuniti, una idea centrale e comune, un motivo informatore unico, non è cosa facile a chi si approssimi ad un volume che tali articoli raccoglie, com'è quello del Corsano che presentiamo.

Ciò che abbiamo rilevato alla lettura del primo saggio, sul *De Voluptate* del Valla, uno tra i più completi e i più organici, e che l'attenta lettura dei successivi ci ha riconfermato, è che l'autore — cosa strana ai tempi nostri — non espone le teorie di pensatori di cui tratta allo scopo di dimostrare una tesi prefissa (e magari arbitraria), nè si accosta a coloro soltanto che potrebbero fortificare e suffragare le sue opinioni.

Questo, che altri potrebbe rimproverargli come una mancanza, noi lodiamo in lui: la sua opera non si prefigge critiche, polemiche (eventualmente le provoca), ma serene esposizioni ed obiettive valutazioni. Il Corsano rifugge anche da quella tendenza a trovar precursori (se togliamo una casuale affermazione su L. B. Alberti e gli impressionisti, p. 56) ch'è delle numerose malattie del nostro tempo e ci sembra, anche, segno di povertà storica e morale, palese disconoscimento delle nostre virtù attuali.

L'A. accosta artisti, filosofi e letterati rinascimentali con amore disinteressato, seppur con la rigidità e il distacco propri dello storico, studiandoli soltanto sotto la comune veste di uomini del Rinascimento e di umanisti, che filosofia, pittura, ricerca storica, ideali estetici e pedagogici vogliono condurre ad un più intenso rapporto di comunicazione con le correnti umanistiche. E nella serie non sarà male comprendere anche il Telesio i cui motivi anti-umanistici, chiariti alle pp. 38 e 45-46, non sono se non una logica reazione ad una anti-realistica forma di divinizzazione dell'uomo contraria al sincero ed originale umanesimo storico che fu sì, spesso, negatore della trascendenza, ma non pretese mai ad un antropocentrismo inconciliabile con le sue stesse nobilissime aspirazioni alla sublimità ed alla eccellenza; nè comprendiamo come il Corsano, ancora a proposito dell'Alberti (p. 83) e del Bruno (pp. 85-86), possa parlare di motivi anti-umanistici *stricto sensu*, quando l'uno richiamò in vita la concezione protagorea dell'uomo misura d'ogni cosa nel significato rigoroso d'un perfetto parametro di tutte le dimensioni e qualità, mentre l'altro — pur, dilatando il mondo oltre la corona delle nove o dieci sfere e malgrado avesse attaccate le basi ontologiche della cosmologia classica — non dimenticò che artefice di questa rivoluzione era soltanto l'uomo, l'uomo del Rinascimento.

Dalla meditazione sul *De Voluptate* del Valla l'A. trae il convincimento che la facile soluzione di attribuire la dottrina cristiano-epicurea con cui il dialogo si chiude — ch'è